

Lacan Quotidien



N° 838 – Lundi 13 mai 2019 – 20 h 04 [GMT + 2] – lacanquotidien.fr



Rêves de parlêtres

EN AVANT

Des songes et des mythes

(In)actualité brûlante, la chronique de Nathalie Georges-Lambrichs

ANNONCES

**Le rêve - Son interprétation et son usage dans la cure lacanienne
XII^e Congrès de l'AMP**

LE MINISTRE BLANQUER FLINGUE MARX ET FREUD

**Nouveaux programmes de philosophie : « On voit disparaître la
notion-clé de la pensée elle-même, "le sujet" »**

Tribune de Clotilde Leguil publiée par *Le Monde*

LECTURES

Tempête par Vanessa Sudreau



Des songes et des mythes

(In)actualité brûlante, la chronique de Nathalie Georges-Lambrichs

“Flectere si nequeo Superos, Acheronta movebo”
Virgile, cité par Freud

La scène est sur l’Olympe. On célèbre un mariage ; Alecto, la déesse de la discorde – tête d’une série dont la fée Carabosse est un avatar – n’est pas conviée. Elle se venge, en jetant au milieu de l’assemblée une pomme d’or, avec un billet sur lequel on peut lire : « pour la plus belle ». Aussitôt elles sont trois qui se l’arrachent ! Zeus les envoie sous la bonne garde d’Hermès sur le mont Ida où se trouve Pâris, qui tranchera. Que faisait-il là, Pâris ? Il gardait des moutons. Pourquoi ? Ce n’est pas Homère, mais Pindare qui nous le dit. Enceinte de lui, sa mère, Hécube, reçoit un présage : le bébé sera un monstre aux cent bras, un brandon qui mettra le feu à Troie. Effrayé, son père ordonne qu’on l’assassine. On l’expose donc sur le mont Ida. Un berger l’y recueille. Il a les faveurs d’Aphrodite, qui lui promet de lui donner Hélène. Alors, quand Zeus lui ordonne de trancher... la plus belle... cela donne du grain à moudre aux théoriciens du complot.

Quelle faveur le destin pourrait-il réserver à ce à quoi il ne fait par définition aucune place, à savoir le désir ? Si aucune médiation n’est par lui donnée au sujet, se pourrait-il néanmoins que celui-ci trouve la ressource d’en inventer une et qu’il l’exploite jusqu’à modifier sa « donne » de départ, dont un aspect serait, sans lui qui soudain l’incarne comme par surprise, resté ignoré à jamais ? D’où lui viendrait sa chance, quels seraient ses appuis ?

Épique, tragique, homérique, virgilienne, gongorique, shakespearienne, racinienne, claudélienne, la poésie a toujours chanté la discorde, ce ver qui frétille dans le fruit, pour en nommer et perpétuer, par son chant, les butées, en inventer les impasses et y frayer des issues.

Tard venue, il y a un peu plus d'un siècle, la psychanalyse a voulu s'en faire une alliée (Freud), la forcer jusqu'à la trahir (les postfreudiens), en recenser et renouveler les expressions et les pouvoirs jusqu'à la réduire au mot, *motus* (Lacan), en condenser les fondamentaux et renouer avec sa fin, l'acte (Jacques-Alain Miller).

« *Flectere si nequeo Superos Acheronta movebo* » (1) : « si je ne peux fléchir les puissances d'en haut j'ébranlerai l'Achéron ». Ainsi s'ouvre, sous l'égide de Virgile, *L'Interprétation du rêve* de Freud.

Je dois à internet la rencontre fortuite d'un texte de Marie Blaise, qui ravive les angles, les contours et les couleurs du message que le diptyque virgilien inaugural recèle, en compagnie de Jean Starobinski (2) et de Jacques Le Rider (3), lecteurs aussi avisés qu'érudits, sur les commentaires desquels elle étaye son propos.

Ces vers ont en effet attiré leur attention. J. Starobinski s'est voué, en particulier, à resituer et analyser le contexte virgilien de la fameuse apostrophe proférée par Junon au chant VII de *L'Énéide*. Marie Blaise s'en inspire pour étayer sa propre interprétation.

Au chant précédent, Virgile narre comment Énée (fils des œuvres d'Anchise, berger et d'Aphrodite qui le séduisit sur le mont Ida) alla jusqu'aux Enfers pour retrouver son père mort et lui parler, ce qui précipita sa métamorphose en héros romain. Alors Junon, impuissante, verra les Troyens prendre pied dans le Latium. Énée, qui a aussi croisé Didon dans les Enfers et demandé son pardon, va épouser Lavinia. Junon a perdu, elle le sait, mais ce n'est pas pour autant qu'elle s'y résigne. Si elle ne peut vaincre, du moins fera-t-elle tout ce qui est en son pouvoir pour retarder le triomphe d'Énée et le lui faire payer au prix fort, d'une guerre. C'est dans cette zone qu'elle fait retentir, en vraie femme qui n'a rien à perdre, l'apostrophe glaçante : *Flectere si nequeo Superos, Acheronta movebo*.

Soulignons que les deux mentors de Marie Blaise penchent en faveur d'une sorte de catharsis du héros, propice à une « reconstruction stabilisatrice » au moyen de l'anamnèse. Celle-ci est censée reposer sur une exploration des forces inconscientes, ménageant à qui l'entreprend un accès à une position de sagesse éclairée, dispensatrice d'un sentiment de la vie augmenté.

Or, si elle les cite avec révérence et précision, Marie Blaise semble ne pas souscrire pleinement à leurs conclusions. Elle écrit en effet qu'il lui semble « indéniable [que] Freud connaît bien son Virgile [...] et qu'il ne choisit pas Énée. Dès lors qu'il y a choix, c'est que nous sommes, en effet, devant un ou bien ou bien » (4). Marie Blaise ne suit pas la voie d'une *Aufhebung*, ou d'une *Versöhnung* qui ne dirait pas son nom. Elle poursuit : « Au rameau d'or dont se saisira James Frazer (5), [Freud] préfère l'invocation de Junon. Junon dont on pourrait pourtant questionner le rôle civilisateur, Junon qui, simplement pour retarder le destin d'Énée et l'avènement de Rome, déchaîne une furie, Alecto la semeuse de deuils, cet être au cœur nourri de guerres lamentables, de fureur, de ruses et de nuisances criminelles. [...] Pluton lui-même la hait, ses sœurs du Tartare haïssent ce monstre qui prend tant de visages, des aspects si redoutables avec sa tête sinistre où pullulent les serpents ».

Au terme de cette vision sur laquelle elle porte un courageux regard, Marie Blaise juge « curieux que dans le livre qui par excellence présente la fondation d'une nouvelle civilisation, Freud choisisse pour représentant la déesse qui veut retarder par tous les moyens, c'est le cas de le dire, l'édification de cette civilisation ». Elle pose alors la question :

Freud ne voudrait-il pas « affirmer l'importance “mythologique” de la poussée des Enfers — *Trieb*, la pulsion ? » C'est elle, en effet, que le héros doit affronter, c'est avec elle que son rêve lui recommande, au livre VIII, de compter, ce pourquoi l'intercession de Junon lui sera nécessaire.

Marie Blaise n'ignore pas que les pulsions sont nos mythes lorsqu'elle avance que « Freud fait entendre déjà, à travers le vers de *L'Énéide*, qu'il est conscient de deux ébranlements dans la culture occidentale : d'une part, la mobilisation des forces populaires qui changent la société depuis le bas contre les puissants d'en haut et, de l'autre, le bouleversement de la culture d'en haut par la révélation des forces de l'inconscient ou du désir », et elle tient à attribuer à Freud une part de responsabilité dans ce second ébranlement.



Nous ne la suivrons pas quand elle croit pouvoir en déduire que Freud adopte une position romantique, et une autre occurrence du diptyque, relevée par J. Le Rider, ne me semble pas non plus aller dans ce sens. J. Le Rider attire notre attention sur une lettre de la correspondance de Freud, datée de janvier 1927, postérieure donc à la seconde topique, où celui-ci revient sur le choix de son épigraphe, non sans humeur car son interlocuteur y avait vu un défi « prométhéen » : « Vous traduisez *Acheronta movebo* par “remuer les fondements de la terre”, alors que ces mots signifient plutôt “remuer le monde souterrain”. J’avais emprunté cette citation à Lassalle pour qui elle avait sûrement un sens personnel et se rapportait aux couches sociales et non à la psychologie. Pour moi, je l’avais adoptée uniquement pour mettre l’accent sur une pièce maîtresse de la dynamique du rêve. La motion de désir repoussée par les instances psychiques supérieures (du désir refoulé du rêve) met en mouvement le monde psychique souterrain (inconscient) afin de se faire percevoir. Que trouvez-vous de prométhéen là-dedans ? » (6)

Nul n'ignore que l'Achéron est un fleuve des Enfers. De là à camper Freud en héros prométhéen, en effet il n'y a qu'un pas, ce faux pas qui résulte de la seule usure, du gauchissement des mots qui finissent par être cette monnaie usée que l'on se repasse en silence, pour citer ici Lacan citant lui-même Mallarmé (7). Il est plaisant de constater que celle dont le patronyme indexe la discipline dissonante qui combine l'histoire et la psychanalyse, selon une méthodologie dont l'ouvrage de Nathalie Jaudel (8) a montré les failles, s'y est fait prendre, sans tenir compte de ce que Freud lui-même écrivait en 1927 à Werner Achélis. Pour elle, « Freud a franchi l'Achéron ». Or, nul ne saurait franchir l'Achéron, et Freud le savait mieux que quiconque.

J. Le Rider rappelle à point nommé que Freud a tiré cette épigraphe du livre d'un de ses contemporains, le socialiste Ferdinand Lassalle. En effet, ce dernier a mis en exergue le fameux diptyque à son livre récent, intitulé *La Guerre d'Italie et le devoir de la Prusse*, dont la publication va lui coûter l'amitié de Marx et d'Engels. Il y évoque en particulier le jeu des alliances en Europe à la fin des années 1850, alors que s'affrontent l'armée franco-piémontaise et celle de l'empire d'Autriche. « Au nom de la *Realpolitik* qu'il défend, et contre l'avis de Marx et Engels, Ferdinand Lasalle (1825-1864) soutient dans un pamphlet, qualifié par Marx d'"énorme bévue" (9), la non-intervention de la Prusse. Les communistes ne sauraient défendre la puissance de réaction que constitue l'Autriche, et Napoléon III, autre Alecto, en la combattant, s'allie malgré lui aux forces révolutionnaires... », dit J. Le Rider, cité par Marie Blaise qui rappelle la question que tout le monde s'était posée alors : « le devoir de la Prusse [était]-il d'intervenir dans cette guerre ou son abstention [était]-elle préférable ? » (10)



Freud lit donc Lassalle et s'enchantait de l'exergue, car ces vers, il les porte dans sa mémoire depuis longtemps, il en a déjà fait part à Fliess. Certes, il n'amalgame pas les puissances du monde souterrain que sont les forces pulsionnelles avec les forces révolutionnaires, alliées ou non à la bourgeoisie ; il ne les compare même pas. À chacun son domaine, laissons à Lassalle sa « signification personnelle », écrit-il en substance. Pourtant, cette référence ne fait-elle pas entendre ainsi, d'autant mieux, que le malaise dans la civilisation résulte de ces deux courants remontant à la manière du fleuve Alphée à la rencontre l'un de l'autre vers une même source, là où le collectif se révèle être le sujet de l'individuel (11), pour reprendre la formule choc de Lacan.

Ce n'est donc pas que le romantisme et le classicisme, les passions et la raison, l'individu et le collectif forment des oppositions strictes, mais plutôt que ces couples forment les impasses où l'imaginaire et le symbolique semblent rivaliser d'impuissance, pour mieux déchaîner le réel dont la guerre, en tout état de cause inéliminable, est un nom, et dont ces guerres, d'indépendance, sont le réel contemporain de la jeunesse de Freud.

C'est un fait que les temps de détresse et de guerre sont favorables à la poésie. Mais il n'y a pas de rupture entre les temps de guerre et les supposés temps de paix. Il n'y a que des variations, ou plutôt, il y a des déformations lentes qui, soudain, changent radicalement l'espace et le temps qui semblaient immuables. La poésie les accompagne car en elle bat le cœur de la *philia* qui est l'alpha et l'oméga du lien social.



Deux films coréens illustreront mon propos. Dans l'un, *Ivre de femmes et de peinture* de Kwon-taek Im (2002), un homme naît à son don artistique au moment où craquent les carcans sociaux qui, une génération plus tôt, lui auraient probablement interdit même d'y songer. Le second, *Poetry*, réalisé en 2010 par Lee Chang-dong, nous parle d'une jeune fille, mère, grand-mère et femme. On ne peut exclure que le destin de la jeune fille violée par son petit-fils et quelques autres adolescents ne l'intéresse au point d'évoquer le sien. Le film tout entier forme en tout cas une bulle entre le moment final où, perdant la mémoire, la vieille femme précipite la fin de sa vie pour mourir dignement, et celui où flotte, à la surface, cette chose indistincte qui se révèle être un corps privé de vie, au commencement.

La poésie œuvre ainsi, dans la trame où chaque son, *réson* (12), délivre un infini actuel, aussi sensible qu'incommunicable, indicible et pourtant énonçable pour cette part qui cesse d'être maudite quand l'artiste la transfigure, et dont l'analyste se fait partenaire, accompagnant les effets de création qui parfois en découlent ou s'y substituent.

Une première version de ce texte écrit est parue en italien (trad. Francesca Carmignani) dans la revue Appunti, n°139, juin 2018.

1 : Virgile, *Énéide*, VII, v. 132.

2 : Cf. Starobinski J., « Acheronta movebo. Nachdenken über das Motto der "Traumdeutung" » (« Réflexion sur l'épigraphe de l'*Interprétation* »), in Starobinski J. & al., *Hundert Jahre "Traumdeutung" von Sigmund Freud. Drei Essays*, Francfort/Main, éd. S. Fischer, 1999, p. 7-34.

3 : Le Rider J. « Je mettrai en branle l'Achéron. Fortune et signification d'une citation de Virgile », *Europe*, n° 954, octobre 2008, p. 113-122.

4 : Blaise M., « "Flectere si nequeo Superos, Acheronta movebo" : Merlin, Freud et le rameau d'or », *Fabula*, 19 février 2012, disponible [ici](#).

5 : Frazer J. G., *Le rameau d'or* (en anglais, 1890), trois tomes, Paris, éd. Robert Lafont, 1981.

6 : Freud S., « Lettre à Werner Achelis » (30 janvier 1927), *Correspondance*, 1873-1939, trad. A. Berman & J.-P. Grossein, Paris, Gallimard, 1979., p. 408.

7 : Lacan J., « Subversion du sujet et dialectique du désir », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 801 : « ce que le discours réalise [...], à n'être plus que monnaie à la frappe usée dont parle Mallarmé, qu'on passe de main à main "en silence" ».

8 : Jaudel N., *La Légende noire de Jacques Lacan*, Paris, Navarin/Le Champ freudien, 2014.

9 : Cf. article « Ferdinand Lassalle » sur [wikirouge.net](#), disponible [ici](#).

10 : Blaise M., « "Flectere si nequeo Superos, Acheronta movebo"... », *op. cit.*

11 : Cf. Lacan J., « Le temps logique et l'assertion de certitude anticipée », *Écrits, op. cit.*, p. 213, note 2.

12 : Lacan d'après Ponge. Cf. Lacan J., « Fonction et champ de la parole et du langage », *Écrits, op. cit.*, p. 322, note 2.

Le rêve

Son interprétation et son usage dans la cure lacanienne

XII^e Congrès de l'AMP

par **Silvia Baudini et Fabián Naparstek**

« J'ai quand même le droit, tout comme Freud, de vous faire part de mes rêves. Contrairement à ceux de Freud, ils ne sont pas inspirés par le désir de dormir. C'est plutôt le désir de réveil qui m'agite. »

Jacques Lacan, « La Troisième »

[...]

Nous considérons qu'aborder la pratique par le biais du rêve est une façon de prendre notre époque à rebours. Nous vivons une époque que certains qualifient d'époque de la transparence [1], il y règne une perte de sens, tout est exposé et montré explicitement, effaçant la distinction entre privé et public. Époque dite de la « praxis de la *post-privacy* » [2]. Cependant, les rêves maintiennent un lien avec le plus intime et se présentent toujours comme énigmatiques pour soi-même et pour les autres. Les rêves ne sont pas transparents ! Les rêves appellent encore l'interprétation. Pour rêver nous fermons toujours les yeux !

[...]

ce Congrès ouvre un espace et un temps propices à interroger le rêve dans ce que chaque pratique a de hasardeux, ainsi que la manière dont à chaque fois le rêve vient rendre compte ou pas d'un réel pour chacun.

[...]

Éric Laurent nous propose la distinction entre la formule freudienne, qui soutient que les rêves sont une réalisation de désir, et la formule lacanienne selon laquelle les rêves visent la réalisation du réveil. Un Lacan anti-freudien qui permettrait de déchiffrer le rêve en donnant au terme déchiffrer toute la valeur qu'il peut encore avoir aujourd'hui – pour qu'il devienne un outil du réveil [3]. Il nous indique en même temps que l'état d'éveil permanent n'existe pas ; ce serait la mort. C'est à partir de son usage et pas seulement de son interprétation que le rêve reste en vigueur à l'époque actuelle.

1 : Cf. Byun-Chul Han, *La société de transparence*, Paris, PUF, 2018.

2 : *Ibid.*, p. 32.

3 : Laurent É., intervention à la Soirée de l'AMP « Une nuit de rêve. Vers le XII^e Congrès de l'AMP » à l'ECF, Paris, 28 janvier 2019, inédit.

**Le blog du Congrès
de l'Association mondiale de psychanalyse 2020 est lancé !
congresoamp2020.com**

EL SUEÑO
SU INTERPRETACIÓN Y SU USO
EN LA CURA LACANIANA



Interpretación de la obra de Xul Solar, "Cinco meliador", 1949. Derechos reservados Fundación Pan Klub - Museo Xul Solar.

XII CONGRESO
Asociación Mundial de Psicoanálisis

HOTEL HILTON - AV. MACACHA GÜEMES 351.
DEL 13 AL 17 ABRIL DE 2020, BUENOS AIRES.
www.congresoamp2020.com

Nous vous invitons à :

- Lire l'argument dans son intégralité, [ici](#).
 - Lire le texte d'orientation de Jacques-Alain Miller, [ici](#).
 - Vous inscrire à la newsletter du Congrès : *Rebus*, [ici](#).
 - Vous inscrire au Congrès de l'Association mondiale de psychanalyse, Buenos Aires, 13-17 avril 2020, [ici](#).
-



Nouveaux programmes de philosophie :

« On voit disparaître la notion-clé de la pensée elle-même, “le sujet” »

Tribune de Clotilde Leguil publiée par *Le Monde*

Tribune parue sur lemonde.fr le 10 mai 2019.

Le Monde

D'une certaine façon, il fallait s'y attendre. Prendre appui sur les neurosciences pour penser l'école de la confiance ne présageait rien de bon pour la philosophie. C'était en effet le pari de Jean-Michel Blanquer lorsqu'il a été nommé ministre de l'éducation nationale par le président de la République Emmanuel Macron. On pouvait déjà se demander en quoi les neurosciences sont légitimes à nous apprendre quelque chose sur la transmission du savoir. On pouvait déjà s'étonner de cette certitude placée dans les résultats des recherches neuroscientistes et de cette défiance à l'endroit de la parole des professeurs, sur le terrain, confrontés à la nécessité de toujours inventer du nouveau pour transmettre le savoir aux nouveaux venus....

Lire la suite :

https://www.lemonde.fr/idees/article/2019/05/11/nouveaux-programmes-de-philosophie-on-voit-disparaitre-la-notion-cle-de-la-pensee-elle-meme-le-sujet_5460817_3232.html

Reproduction suivant autorisation du Monde et de l'auteure que nous remercions.

LECTURES

Tempête

par Vanessa Sudreau

« Nous dormons du sommeil confiant de ceux qui croient, comme Job, qu'ils sont protégés d'un enclos »

Marion Muller-Colard, *L'Autre Dieu. La Plainte, la Menace et la Grâce*

Ça raconte Sarah de Pauline Delabroy-Allard (1), ça raconte cette violoncelliste passionnée, lumineuse, colérique. Ses humeurs rageuses, ses désirs ardents. Ça raconte surtout la narratrice, qui n'a ni nom ni prénom, je l'appellerai *Elle*. Ça la raconte en creux car *Elle* ne se raconte pas. Jeune trentenaire, mère d'une fillette dont on ne connaît pas non plus le prénom, elle est prof. *Elle* a un compagnon depuis peu ; le père de son enfant les a soudainement laissées. C'est une sorte de portrait de femme, pâle, qui peine à cerner quelque chose d'*Elle*.

Un réveillon où *Elle* s'ennuie. Ambiance convenue, style guindé. Et puis Soudain *Sarah-le-tourbillon* arrive : en retard, en courant, trop maquillée, mal habillée, elle parle déjà trop fort. *Elle*, installée parmi les convives, est happée par cette apparition, accident : elle renverse son verre de vin rouge sur la moquette crème.



Trois printemps pour une narration, celui de l'amitié avec Sarah, puis celui au cours duquel Sarah s'installe amoureusement dans sa vie, chaque printemps sera scandé par la même phrase, leitmotiv manifestant un point non dialectique dans le texte : « C'est un printemps comme un autre, un printemps à rendre mélancolique n'importe qui. » (2)

Sans qu'on sache comment, le livre laisse choir le compagnon d'*Elle*, il disparaît. Sarah prend toute la place dans la vie d'*Elle* ; d'abord amies, très vite inséparables, chacune découvre la sexualité avec une femme, aucune des deux n'était homosexuelle.

Très vite aussi, les mots d'amour de l'intrépide Sarah emportent *Elle* trop loin : elle quitte le port de l'Œdipe (3), pour peu qu'elle y fût amarrée, l'enclos (4) « qui fait parfois aux femmes moins de complications » (5) s'étiole. Une chance peut-être ?

Elle devient « femme de marin » (6) et attend son amante qui va et vient ; au restaurant, au café, elle prend « la même chose » que Sarah, elle ne l'imites pas, elle la devient. C'est une métamorphose. Avant la rencontre cependant, il y avait déjà chez *Elle* une petite touche mélancolique qui attirait l'attention : la beauté la happait, mais lui était étrangement douloureuse, la laideur d'une *vie bas de gamme* n'était jamais loin. Se repérait aussi ce *peu-de-vie*, et la récurrence du terme « latence » : « j'ai ce mot en surimpression sur les images de ma vie » (7). Avant Sarah, *Elle* n'existait déjà que dans l'ombre de la perfection d'autrui : « Je suis la mère d'une enfant parfaite [...] la fille de parents merveilleux. » (8)

Elle est fascinée par l'aisance de Sarah avec les autres, et avec la vie. Mais lorsqu'elle parle avec elle, quelque chose en elle, bizarrement, recule, elle assiste à leurs échanges, comme de loin.



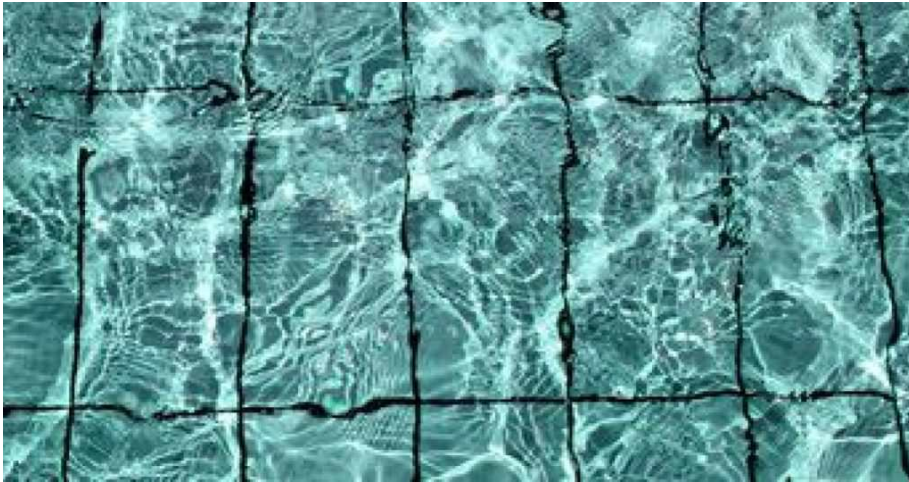
Au moment même où Sarah avoue son amour à *Elle*, l'allumette qui embrase sa cigarette devient la vérité d'un moment de bascule : « ça raconte ce moment précis où du néant jaillit la brûlure » (9) ; comme le dit très joliment Claire Marin : « l'image de la brûlure dit l'être à vif » (10). Sarah s'installe dans la vie d'*Elle* sans voir « qu'[*Elle* s]'efforce de marcher dans ses pas ». La rencontre sexuelle est pour *Elle* « une épiphanie » (11), *Elle* peine à quitter le lit, lieu d'une jouissance vorace, qui la retient de plus en plus souvent loin de ses élèves.

Subtilement, la sémantique vacille, les signifiants « méchant », « monstre », « carnivore » désignent peu à peu Sarah, faisant signe d'une *Autre scène* à l'arrière-plan de l'amour ; ils émergent là où s'avoue la position érotomaniaque d'*Elle* : c'est Sarah qui la mange, Sarah qui *n'y tient plus* et se jette sur elle ; dans l'étreinte qui la ravit, *Elle* devient « poupée de chiffon... pantin » (12). *Elle* rencontre en Sarah un désir qui s'ancre dans la vie, *Elle* qui, vivante, ne l'est pas vraiment : « je m'applique à vivre la vie, je ne la vis pas vraiment, mais je suis bonne élève » (13).

Les deux femmes installent leur amour dans une forme de quotidien, la première dispute arrive quand Sarah vacille sous le feu de la passion. Les deux jeunes femmes sont épuisées par leurs nuits d'amour interminables : Sarah se fâche, son humeur témoigne du trop qu'elles éprouvent, *Elle* au contraire se laisse porter sans ciller par le déferlement. L'épuisement ne fait pas limite.

Les disputes augmentent, Sarah s'assombrit, *Elle* se dédie à la bercer, à la calmer, comme on berce une enfant. *Elle* se donne toute à Sarah, devient sa mère, son amante, son amie, « brûlée de l'intérieur par l'admiration et le désir ». Parallèlement les signifiants méchants poursuivent leur avancée : *Elle* décrit Sarah comme monstre, serpent, vampire, loup...

Le tableau se fissure, mais ici ce n'est pas un simple *dédoublément de la vie amoureuse*, pas non plus la « duplicité » (14) restreinte que Lacan évoque quant à la jouissance féminine, ici, bien que discret, c'est un authentique déchirement de l'être qui se produit. Une part d' *Elle* aspirée en Sarah, se dissout.



Si la relation est un ravage pour Sarah, c'est un ravage circonscrit : Sarah continue de vivre, de voir ses amis, elle est violente avec *Elle* qui se dévoue à calmer son Autre méchant adoré. Le ravage dont la narratrice devient le siège, en revanche, n'a plus aucune restriction, Sarah l'a avalée.

Vient l'hiver, *Elle* a de plus en plus envie d'être seule, puis à nouveau le printemps et leurs amours refleurissent, mais : « ses soupirs de plaisir ne me rassurent pas » (15) ; « elle murmure qu'elle me trouve belle, elle ne sait pas que ça ne me console pas, que je voudrais avoir une beauté à la hauteur de la sienne » (16). Les mots d'amour ne procurent pas à *Elle* le voile imaginaire qui capitonnerait son être, en lui donnant une valeur phallique, ni même à défaut, « une ombre de petite vie », la parole comme filtre d'amour achoppe à appareiller son vide, par sa présence, Sarah le voile un peu, mais « quand elle s'en va, la vie redevient morne ». Cette *vie morne* n'apparaissait pas comme telle à *Elle* avant que Sarah n'y fasse surgir la fougue et la beauté. *La vie morne* semblait homogène à son *peu-de-vie* et Sarah, trop vivante, la dévoile ; quand elle part, Sarah emporte le monde avec elle et la vie morne devient trou.

Epilogue

« C'est le mois de mars deux ans après l'allumette craquée » (17). Énième dispute, silence, cette fois-ci, Sarah ne rappelle pas. *Elle* s'enfonce dans la dérélition, elle fugue, parle toute seule, sillonne Paris toute la nuit, se retrouve à Marseille sur les traces d'un merveilleux week-end partagé avec Sarah l'année précédente. Puis rentre à Paris.

Elle *crève* sans Sarah et décide de l'appeler. Sarah lui apprend qu'elle est malade, c'est grave. Une ultime nuit réunira leurs corps. *Elle*, après l'amour, regarde le corps alanguit et abîmé de Sarah. Face à la beauté mêlée d'horreur, comme après l'ultime dispute qui les avait séparées, elle fuit. Elle fuit de partout, et s'enfuit. Cette fois elle passera la frontière. Jusqu'où ? C'est là que s'ouvre la deuxième partie du roman, partie où, à la façon de *Villa Amalia* (18), une femme se sauve. Se sauvera-t-elle ?

- 1 : Delabroy- Allard P., *Ça raconte Sarah*, Paris, Édition de minuit, 2018.
- 2 : *Ibid.*, p. 25.
- 3 : Cf., Freud S., *Conférence sur la féminité*.
- 4 : Muller-Colard M., *L'Autre Dieu. La Plainte, la Menace et le Grâce*, Labor et Fides, 2014, p. 38.
- 5 : Lacan J., *Le Séminaire*, livre x, *L'angoisse*, Paris, Seuil, 2004, p. 212.
- 6 : Delabroy-Allard P., *op. cit.*, p. 37 : « Dans cette tempête, elle est capitaine de navire. Je deviens femme de marin ».
- 7 : *Ibid.*, p. 25.
- 8 : *Ibid.*, p. 17.
- 9 : *Ibid.*, p. 31.
- 10 : Marin C., *Rupture(s)*, Paris, l'Observatoire, 2019, p. 51.
- 11 : Delabroy-Allard P., *op. cit.*, p. 37.
- 12 : *Ibid.*, p. 49.
- 13 : *Ibid.*, p. 17.
- 14 : Lacan J., « Pour un congrès sur la sexualité féminine », *Écrits*, Seuil, 1966, p. 734.
- 15 : *Ibid.*, p. 85.
- 16 : *Ibid.*, p. 87.
- 17 : *Ibid.*, p. 98.
- 18 : Quignard P., *Villa Amalia*, Paris, Gallimard, 2006.



Lacan Quotidien, « La parrhesia en acte », est une production de Navarin éditeur

1, avenue de l'Observatoire, Paris 6^e – Siège : 1, rue Huysmans, Paris 6^e – navarinediteur@gmail.com

Directrice, éditrice responsable : Eve Miller-Rose (eve.navarin@gmail.com).

Rédactrice en chef : Virginie Leblanc avec Pénélope Fay (virginie.leblanc@gmail.com ,
faypenelope@gmail.com).

Éditorialistes : Christiane Alberti, Pierre-Gilles Guéguen, Anaëlle Lebovits-Quenehen.

Maquettiste : Luc Garcia.

Relectures : Sylvie Goumet, Michèle Rivoire, Pascale Simonet, Anne Weinstein.

Électronicien : Nicolas Rose.

Secrétariat : Nathalie Marchaison.

Secrétaire générale : Carole Dewambrechies-La Sagna.

Comité exécutif : Jacques-Alain Miller, président ; Virginie Leblanc ; Eve Miller-Rose.

pour accéder au site LacanQuotidien.fr CLIQUEZ ICI